



# Souvenirs italiens à Paris

Jean Modot



EDILIVRE



Les souvenirs italiens à Paris sont nombreux, et parfois même beaucoup plus nombreux qu'on ne le pense. La France et l'Italie sont deux pays voisins et, malgré la barrière alpine, les échanges remontent à la plus haute antiquité ; les langues italienne et française ne sont-elles pas du reste le reliquat d'une même origine linguistique latine ?

Si Paris peut encore se targuer de ses « antiquités romaines », ce n'est qu'à la fin du Moyen Age que la présence italienne devient plus manifeste dans la capitale du royaume. Elle s'impose aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> s. à la faveur du rôle politique des deux reines de France issues de l'illustre famille des Médicis et sous la férule du cardinal Mazarin. L'art italien de la Renaissance, qui a prédominé sur toute l'Europe, est particulièrement en faveur à la cour et à la ville. Rome deviendra, au XVII<sup>e</sup> siècle, le point de passage et d'ancrage obligé de la majorité des artistes français qui y perfectionneront leur art et feront bénéficier Paris de cette osmose.

Certes si, dès cette époque, l'Italie, en manque d'unité, souffre de la domination étrangère, si le Paris du « Siècle des Lumières » se tourne plus volontiers vers un modèle politique britannique, voire américain, les Italiens n'en continuent pas moins de fréquenter et de se distinguer dans l'une des premières villes d'Europe. Ils s'imposeront notamment dans l'univers musical et, en ce domaine, seront présents dans tout le cours du XIX<sup>e</sup> siècle.

La Révolution française donnera sans doute son élan au Risorgimento, mais elle soulèvera, par ses « pillages » une amertume revendicatrice qui ne s'est toujours pas effacée dans le cœur des Italiens. Bien qu'il ait presque tout perdu depuis la chute de l'Empire, le Paris de Napoléon s'est largement enrichi d'un patrimoine transalpin alors venu engorger le musée du Louvre.

Depuis, la France et l'Italie se sont parfois confrontées dans ce double jeu d'attrait et de rivalité – dommage – qui caractérise deux peuples sentimentalement si proches et qui voudraient bien, inutilement, faire valoir lequel pourrait avoir la prééminence sur l'autre.

Après un rapide exposé historique, ce guide permettra, j'espère, aux Italiens de mieux connaître tout ce qu'ils ont transmis au patrimoine parisien et, au Français, de découvrir combien l'héritage italien au sein de la capitale est encore plus riche qu'ils n'auraient pu le penser.

Dans la mesure du possible, seront évoquées les personnalités italiennes dont Paris a retenu le passage ou la présence. Si l'omniprésence de Napoléon est inévitable, cette personnalité trop connue de tous, sera souvent négligée dans ce guide, car il serait né « français », en 1769, un an après le rattachement de la Corse à la France. En revanche, on retrouvera dans ces pages certaines figures, comme Guillaume Apollinaire, né à Rome en 1880, et Yves Montand, lui aussi d'origine italienne.

Bonne découverte

## **Les Italiens à Paris depuis si longtemps**

EXTRAIT



## Avant et après les Romains

### *Première antiquité*

La présence humaine sur le site actuel de Paris remonte à plusieurs millénaires. Les berges inondables, mais fertiles du fleuve, la présence d'îlots permettant une éventuelle position de défense ont favorisé l'établissement de populations à un endroit probable où un chemin préhistorique nord-sud traversait assez aisément la Seine. Trafic terrestre et fluvial se rencontraient, des liaisons commerciales durent assez rapidement s'établir.

Du reste, la Seine semble avoir été sur la « voie de l'étain » qui, depuis les côtes de la Manche gagnait les Alpes, puis l'Italie, en passant par la Bourgogne et le Jura, ou la vallée du Rhône. Nous étions à l'âge des métaux ; le bronze, enrichi par cet étain, intéressait particulièrement les peuples du bassin méditerranéen. Et, quelque temps avant que la présence des Celtes ne devienne par trop gênante en Italie, des échanges commerciaux durent exister avec notamment l'Etrurie. On a retrouvé, dans le sous-sol parisien, du matériel étrusque en bronze devant remonter aux Ve ou IV<sup>e</sup> siècles avant Jésus-Christ.

### *La conquête romaine*

De fait, dès cette époque, la République romaine prend son essor. Certes, il lui faudra plusieurs siècles pour maîtriser l'Etrurie, repousser la pression des Celtes et s'établir dans la « Provincia » au sud de la France actuelle, mais aussi s'insérer par le négoce dans la plupart des grandes cités gauloises. Si, selon nos connaissances, rien n'indique qu'une présence romaine soit effective à Lutèce – la capitale des Celtes Parisii – le rôle stratégique de cette cité vivant

principalement du commerce fluvial n'échappe pas à César qui s'appuie sur la conquête des Gaules pour affirmer son pouvoir.

Dans le conflit qui oppose plusieurs peuples agités par la présence romaine, alors que Lutèce semble encore demeurer neutre dans le conflit, c'est là que **César**, après avoir été mis en difficulté devant Amiens, convoque, en 53 av. J.-C., les représentants des diverses cités gauloises ; sans doute pour calmer les esprits et essayer d'imposer ses conditions. Ne cherchez pas le site parisien où se tint la conférence, rien ne l'indique. D'aucuns soupçonnent même que la capitale des Parisii se trouvait alors à Nanterre, chef-lieu actuel du département des Hauts-de-Seine à quelque 10 km plus à l'ouest. En tout cas, c'est à César que l'on doit la révélation de son nom : Lutetia. Mais il n'y remettra plus les pieds.

Toutefois, la coalition gauloise se renforce ; Jules César est contraint de se replier vers la Provincia. Les Parisii se rallient à Vercingétorix et le proconsul des Gaules doit agir rapidement. Depuis Sens, il envoie son lieutenant Labienus vers Lutèce, qui venait d'être investie par les Aulerques. Ces populations, difficilement localisables dans le centre-ouest de la France, résistent quelque temps, mais, après une habile manœuvre de contournement des rives inondables de la Seine, Labienus réussit à les surprendre et les écraser dans un lieu peut-être situé en aval du pont de l'Alma. Nous étions en 52 avant Jésus-Christ.

La défaite renforce la position de Jules César et, quelques mois plus tard, Vercingétorix capitule devant Alésia. Malgré divers soulèvements sporadiques qui se poursuivirent pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne, la Gaule devenait romaine. Les Parisii se soumièrent comme les autres.

### ***La Pax Romana***

On n'a rien retrouvé de ce qui aurait pu être la fragile bourgade d'origine gauloise, sur l'île de la Cité ou ailleurs. C'est néanmoins sur l'île que les Romains planifient avant tout sa reconstruction. Sans devenir l'une des principales cités de la Gaule romaine, elle n'en jouera pas moins un rôle économique et stratégique important. La vocation batelière des marinières fut renforcée et leur activité se développa autour de l'île de la Cité et des rives gauche et droite de la Seine les plus proches.

Les Romains aménagèrent aussi les vieilles pistes qui s’y rencontraient et qui devinrent les voies dont le tracé subsiste encore dans celui des plus anciennes rues parisiennes. Tout d’abord le grand axe nord sud, de la Belgique (rue St-Martin) à l’Espagne (rue St-Jacques), qui coupait le centre de l’île et dont le franchissement du fleuve fut facilité par des ponts. A l’est, la rue St-Antoine conduisait vers la Champagne. Deux routes, les actuelles rues St-Denis et St-Honoré (tracée dans le prolongement de la rue St-Antoine), partaient vers le nord-ouest et l’ouest pour la Normandie. Depuis la rive gauche, la longue rue de Vaugirard menait en direction de la Bretagne. Enfin, au sud-est, prolongeant la rue Mouffetard et dépassant ce que l’on appela, plus tard, la Porte d’Italie, une voie, qui ne fut pas des moindres, prenait la direction de Rome.

Grands bâtisseurs, les Romains construisent du solide et du monumental. Malgré l’intérêt qu’ils portent à l’île de la Cité – la résidence du gouverneur fut édifiée à l’emplacement actuel du palais de Justice – c’est surtout sur la rive gauche de la Seine qu’ils concentrent leur attention. Délaissant la rive droite, où se rencontraient les quelques voies ci-dessus indiquées, ils préférèrent investir sur la rive gauche dont l’élévation évitait les zones submersibles par le fleuve.

Sans doute s’inspirèrent-ils des principes de Vitruve pour construire une ville en damier, avec ses monuments traditionnels dont le sous-sol parisien a révélé la présence. Le forum, à proximité duquel aboutissait la voie d’Italie, est aujourd’hui recouvert par la rue Soufflot (face au Panthéon). Divers temples devaient s’élever dans son voisinage. Plusieurs thermes publics et privés ornaient Lutèce, dont les plus connus subsistent dans les constructions servant d’assise à l’hôtel de Cluny. Non loin de là, on a retrouvé la présence d’un théâtre dont rien n’est décelable aujourd’hui. Mais, plus à l’écart de la ville antique, il existait également un modeste amphithéâtre en partie dégagé dans le jardin des Arènes (Vème arrondissement). Outre la Seine, l’alimentation en eau se faisait par un aqueduc qui franchissait la vallée de la Bièvre au sud de Paris et aboutissait à proximité du forum. Comme il se doit, les cimetières étaient repoussés à l’extérieur de la ville. Ceux qui bordaient les itinéraires d’Espagne et d’Italie (quartiers de Port-Royal et des Gobelins) ont été les mieux étudiés par les archéologues.

C'est sans doute entre les I<sup>er</sup> et III<sup>e</sup> siècle de notre ère que la ville « romaine » connut sa plus grande prospérité. Mais sa population, qui ne devait pas dépasser cinq à six mille habitants demeurait dérisoire par rapport à celle de Lyon, la capitale des Gaules, qui devait en compter dix fois plus. Il est à supposer également que, en dehors d'une certaine présence militaire, d'habiles commerçants et de quelques intellectuels et religieux avisés, la population demeurait essentiellement gauloise. La ville était romaine, certes, mais pas italienne. Il n'est qu'à en juger par les divinités gauloises toujours vénérées, même si elles furent par un habile syncrétisme assimilées au panthéon romain. En témoigne le pilier des nautes, de l'importante corporation des marchands fluviaux, qui fut trouvé sous Notre-Dame au XVIII<sup>e</sup> siècle.

En fait, outre les quelques monuments parisiens antiques, sans grande valeur en comparaison de ceux du bassin méditerranéen, l'héritage a été surtout transmis par une langue et son écriture : le latin.

### ***Le repli***

Dès le III<sup>e</sup> siècle de notre ère, l'Empire chancelle. Tant à l'intérieur qu'aux confins de celui-ci, les problèmes se multiplient. Ne serait-ce qu'en Gaule, la pression des peuples germaniques, eux-même bousculés par des invasions venues de lointains pays orientaux, se fait de plus en plus forte. A son habitude, la famille impériale se déchire et Rome cède le pas à Byzance.

Lutèce n'échappe pas à l'insécurité ambiante et sa population déserte la rive gauche pour se murer dans l'île de la Cité. Base arrière, permettant aux généraux romains d'intervenir sur la ligne frontière du Rhin, elle semble être devenue, au IV<sup>e</sup> siècle une ville de garnison. C'est elle que choisit le nouveau César des Gaules, **Julien** le Philosophe, originaire des rives de la Mer Noire, pour en faire son quartier d'hiver entre les années 357 et 360. Selon ses écrits, il apprécie le séjour de Lutèce et son climat qu'il juge tempéré ; il aime les eaux douces et pures de son fleuve. Mais « il s'étonne quand il voit la Seine charrier des glaçons comparables à des dalles de marbre » (Jean Favier), et manque même de mourir asphyxié par la faute d'un brasero installé dans son appartement lors d'une nuit trop glaciale. Rappelé au secours de l'empereur Constance, auquel il succédera, il mourra quelques années plus tard lors d'une expédition contre les Perses.

Apprécié pour son érudition, sa tolérance et sa bravoure, il sera dénigré par l'Eglise qui ne verra en lui qu'un apostat de la religion chrétienne. Alors qu'aucun nom romain n'est retenu, avant lui, dans l'histoire de la Lutèce gallo-romaine, on y signale quelque temps plus tard (vers 365-366) la présence de *Valentinien I<sup>er</sup>*, ancien officier de la maison impériale, dont l'action ne saura stopper la déchéance de Rome.

De son côté, à l'instar de nombreuses cités gauloises, Lutèce prendra le nom du peuple dont elle était la capitale et sera désormais connue sous le nom de Paris. C'est également à cette période qu'elle se tourne vers la religion chrétienne, sans doute introduite, comme ailleurs en Lyonnaise, par des missionnaires d'origine hellénique. Mais, une fois de plus, c'est la langue de l'élite intellectuelle locale, c'est-à-dire le latin, qui s'imposera dans la diffusion de la nouvelle religion.

### ***Le Haut Moyen Age***

Finalement, parmi les peuples germains harcelant la Gaule, ce sont les Francs qui s'imposent dans le nord de notre pays et lui donnent son nom actuel. Toutefois, le siège de la dynastie mérovingienne se partage entre Noyon, Compiègne, Soissons, Orléans et Paris. Mais cette dernière se développe sensiblement et les Mérovingiens y choisissent leur sépulture. Ils ont également l'habileté d'accepter la religion chrétienne et de s'associer à l'élite de langue latine qui caractérise l'Eglise.

Les fondations religieuses se multiplient, tant dans l'île de la Cité – dont la pointe occidentale est désormais occupée par la résidence royale – que sur les deux rives de la Seine. Elles sont particulièrement nombreuses sur la rive gauche, de nouveau reconquise par les Parisiens, mais se développent également sur la rive droite qui sera petit à petit assainie.

Si, avec la dynastie suivante (celle des Carolingiens), Charlemagne apprécie le séjour parisien, sa résidence favorite n'en demeure pas moins Aix-la-Chapelle. L'empereur – qui s'est fait introniser à Rome – et ses successeurs renforcent leurs liens avec la papauté dont procède le pouvoir temporel et spirituel autour des Etats de l'Eglise. Mais si le Vatican avait de probables émissaires vers les cités du Saint Empire Germanique, Paris ne retient le nom d'aucun d'entre eux.

Il en est de même en ce qui concerne les Italiens de la péninsule qui, hors les Etats du pape et la mainmise étrangère sur l'Italie méridionale, s'affairent progressivement à promouvoir l'autonomie économique et politique qui fera la prospérité des grandes villes du Nord.

EXTRAIT

## Paris au temps des Capétiens et des Valois

### *Paris capitale*

Les Capétiens, qui s'emparent du pouvoir à la fin du X<sup>ème</sup> siècle, feront de Paris leur capitale. C'est sans doute la rive droite qui devient alors la plus dynamique. Paris devient une cité économique importante et concentre aux abords de la Seine les activités portuaires et commerciales. Elles seront confirmées par la création des Halles en 1135. Dès cette époque, la rive droite deviendra celle des affaires.

Le Palais Royal subsiste et se consolide à la pointe occidentale de la Cité. L'autre extrémité de l'île relève en grande partie de la cathédrale dont l'école épiscopale attire les étudiants, parmi lesquels se trouvaient déjà, peut-être, quelques Italiens. La cathédrale gothique actuelle succède pour sa part à plusieurs édifices chrétiens antérieurs et probablement à un temple païen. Sa première pierre est posée en 1163 par le pape *Alexandre III*, réfugié en France lors de ses déboires avec Frédéric Barberousse qui soutenait d'autres candidats au Saint-Siège. Ce fut aussi le seul pape en fonction ayant séjourné dans la capitale française avant le sacre de Napoléon.

Sous Philippe-Auguste, au début du XIII<sup>e</sup> s., une nouvelle enceinte enferme la ville. Le vaste territoire occupé par la rive droite est renforcé à l'ouest par la forteresse du Louvre qui vient protéger la ville en vue d'éventuelles attaques provenant de Normandie ; cette province relève alors du royaume d'Angleterre.

Sur la rive gauche, le rempart englobe l'antique cité romaine. La Montagne Sainte-Geneviève, où est inhumée Geneviève, la patronne de Paris, concentre vers elle les étudiants – déjà contestataires – qui ont cherché à se libérer de la tutelle épiscopale et formeront l'élite de l'administration royale et ecclésiastique. L'enseignement se fait le plus souvent en plein air, ou sous des abris de fortune, mais les étudiants se regroupent en de nombreux collèges qui fleurissent dans tout ce secteur où domine tout naturellement la langue latine : ce sera notre Quartier Latin. Mais ce n'est qu'un siècle tout de même après la création de l'université de Bologne, que celle de Paris, placée sous protection royale, sera reconnue (en 1215) par le pape Innocent III. Celui-ci y avait du reste étudié la théologie.

### ***Première vague italienne à Paris***

Rapidement, l'université de Paris prend le pas sur ses rivales européennes. Tout en ayant sa propre autonomie, elle relève désormais de l'autorité pontificale. Ce que confirme Grégoire IX dans sa bulle *Parvens Scientiarum* (1231), qui en établit les nouveaux statuts. Dès lors, les étudiants affluent de toute part et les Italiens comptent en grand nombre parmi eux. Citons, entre autres, *Grégoire de Naples*, neveu du même Grégoire IX, qui deviendra évêque de Bayeux. Mais aussi, d'éminents théologiens tels que *Giovanni da Fidanza*, plus connu sous le nom de saint Bonaventure, et le dominicain *Thomas d'Aquin* qui étudiera et enseignera à Paris entre 1252 et 1272. Ce dernier, confronté aux rivalités qui opposaient alors les différents ordres religieux eut le privilège d'être reçu à la table du roi (Saint Louis) ; c'est également durant l'un de ses séjours parisiens qu'il acheva la seconde partie de sa *Somme théologique* et rédigea ses *Commentaires sur les Œuvres d'Aristote*.

Il faudrait également évoquer les disciples « parisiens » de saint Thomas d'Aquin que furent : le théologien *Gilles de Rome* (*Egidio Romano*), qui devint le précepteur du futur roi Philippe le Bel, avant que d'accéder à l'archevêché de Bourges ; *Jacques de Viterbe* (*Giacomo da Viterbo*), qui succèdera à Gilles de Rome à l'université de Paris, soutiendra le pape Boniface VIII dans sa querelle contre le même Philippe le Bel pour achever sa carrière ecclésiastique à Naples, sous la protection de Charles II d'Anjou ; *Rémi de Florence* (*Remigio dei Girolami*), qui deviendra le maître de Dante ; le philosophe *Brunetto Latini*,

qui avait dû fuir Florence en 1260 ; ou le mathématicien et astronome *Giovanni Campano* (Campanus de Novare), qui devint chanoine de Notre-Dame avant de se retirer à Viterbe. Peut-on encore citer, à la génération précédente, *Leonardo Fibonacci*, originaire de Pise, dont la formation auprès de savants musulmans l'incita à propager en Europe les éléments de mathématiques modernes basées notamment sur l'algèbre et l'introduction des chiffres arabes.

Bien que la présence de ce dernier ne soit pas clairement avérée dans la capitale française, il favorisa par l'enseignement de ses méthodes de calcul l'expansion des marchands italiens dont la présence se fit de plus en plus sentir tant en France que dans les autres contrées de par-delà des Alpes. D'abord attirés, dans notre pays, par les grandes foires de Champagne, ces marchands s'établirent en grand nombre à Paris. Siège du pouvoir royal et, avec ses quelque 200 000 habitants, devenue la plus grande ville d'Europe, la capitale française engendra une forte prospérité commerciale.

Originaires du Piémont, de Gênes, de Toscane, du Milanais, les négociants italiens sont connus sous le terme générique de « Lombards » ; ils concentrent surtout leurs activités dans les quartiers commerçants de la rive droite, autour des Halles, où existe encore la rue dite des Lombards, mais aussi aux abords de la célèbre abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

Si quelques petits commerçants et artisans font bénéficier les Parisiens des produits importés de la péninsule et de leur habileté technique, ce sont surtout d'importants négociants qui, ayant mis au point différentes facilités de paiement, tiennent de plus en plus le haut du pavé et fournissent la ville en produits de luxe : draps, étoffes, fourrures, bijoux, riches manuscrits. Et dans, leur sillage, d'inévitables prêteurs sur gage et hommes d'affaire, du simple changeur aux riches représentants de compagnies commerciales ou bancaires dont la fortune pouvait venir en aide aux besoins de la cour et du roi.

Parmi ceux-ci ressortent les noms francisés des Jacques, Philippe, Vivien, Perruche et surtout des frères de la famille toscane dei Franzesi, *Biche* (Albizzo, ou Biccio) et *Mouche* (Musciato, ou Muschetto), qui parvinrent à devenir conseillers du roi Philippe IV le Bel si ce n'est à gérer sa propre politique financière. A la même époque, le « Grand » *Gandoufle d'Arcelles* (Gandolfo degli Arcelli), originaire de Plaisance, prêtait aux personnages les

plus prestigieux du royaume, mais aussi aux communautés religieuses, aux villes endettées, aux simples bourgeois de Paris et même à son serviteur chargé de garder les moutons sur l'un de ses domaines d'Ile-de-France. Sans être toutefois entré dans l'intimité directe du souverain, il fut néanmoins alors recensé comme étant l'homme le plus riche de la capitale.

Il va sans dire que, dès que l'on parle d'argent, les esprits se renfrognent. Les Parisiens ne tardèrent pas à assimiler les prêteurs italiens aux usuriers juifs. Ils s'opposèrent à ce que soient accordés aux négociants de la péninsule des privilèges commerciaux et fiscaux identiques aux leurs, ils obtinrent des saisies sur les biens de ces étrangers. Philippe le Bel lui-même, qui affronta durant tout son règne de graves problèmes monétaires, s'en mêle. Il s'en prend à tous ceux qui sont susceptibles de rapporter quelques subsides à l'Etat : l'Eglise, les Templiers, les juifs et les Italiens auront à souffrir de ses interventions. D'abord fortement rançonnés, à partir de 1291, les « Lombards » seront finalement expulsés de Paris au début du XIV<sup>e</sup> s. après le décès des trop influents Gandoufle, Biche et Mouche.

### ***Un reflux progressif***

Malgré les édits renouvelés dans la première moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle, par Philippe le Bel et ses successeurs – les « Rois maudits » – voire par ceux de la nouvelle lignée royale, qui accéda au trône avec Philippe VI de Valois, ces mesures de rétorsion à l'encontre des banquiers italiens ne furent peut-être pas aussi efficaces que voulues. On recense encore plus de cent-cinquante compagnies italiennes sur la place de Paris dans la première moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle. Toutefois, la ville de Plaisance, dont était issu Gandoufle le Grand, se voit concurrencée par Lucques, mais aussi Pistoia et Florence dont les représentants sont les Acciaiuoli, les Bardi, les Peruzzi, ou les Riccardi.

Pourtant, encore plus que les brimades dues aux Parisiens, ce seront de grands bouleversements à l'échelle européenne qui auront raison de la présence italienne dans la capitale. Tout d'abord la Peste noire, qui surprend l'Italie dès 1347 et atteindra Paris l'année suivante, Elle sévira pendant près de deux ans et causera d'innombrables décès dans la capitale ; elle aura des conséquences drastiques sur les échanges commerciaux dont auront à souffrir les prospères cités du nord de l'Italie, qui se trouvent, par ailleurs, de plus en plus en rivalité les unes avec les autres.

Ajoutez à cela les troubles produits par cette guerre interminable entre la France et l'Angleterre ; plus de cent années durant lesquelles Paris sera tiraillée par les conflits qui soumettent le souverain aux exigences de la bourgeoisie et à une véritable guerre civile due aux rivalités qui opposent les grands du royaume pour s'imposer à la place d'un roi débile (Charles VI) ou d'un dauphin dénigré (futur Charles VII) ayant dû, lors de l'occupation anglaise de la capitale, se réfugier au sud de la Loire.

Il faut dire que, durant ces années sombres, la position des Italiens n'est pas facile. On les suspecte, entre autres, de favoriser les intérêts de la puissance anglaise. Par ailleurs, s'ils facilitent l'enrichissement des princes du sang qui veulent gérer la France, ils sont d'autant plus malmenés par les révoltes populaires, telle celle des Maillotins (1382) qui, à coup de maillets, saccagent les maisons des collecteurs d'impôts et autres usuriers « lombards ». Leur position ne sera guère plus enviable lorsque, au début du XV<sup>ème</sup> siècle, les rivalités éclateront entre les partisans des familles d'Orléans-Navarre (les Armagnacs) et de Bourgogne. Il convient de citer, auprès de cette dernière, le nom de *Dino Rapondi* (1350-1416) qui avait ses comptoirs rue de la Vieille-Monnaie avant que de s'établir à Bruges.

### ***La finance cède la place aux arts***

C'est du reste du côté des Flandres, qui tirent leur épingle du jeu durant la guerre de Cent Ans et deviennent la principale puissance économique européenne à la fin du Moyen Age, que s'activent désormais les hommes d'affaires italiens. D'autant que, malgré la défaite de l'Angleterre, affaiblie par les déchirements entre les familles d'York et de Lancastre (guerre des Roses), les rois de France, Charles VII, Louis XI et leurs successeurs se méfient de la capitale française et se sentent plus à l'aise sur les rives de la Loire.

Les nouveaux souverains que sont Charles VIII, Louis XII et François Ier réussissent à relever la France des malheurs de la Guerre de Cent Ans, mais ils affichent également des prétentions qui leur font tourner leurs regards et leurs armées vers la péninsule italienne. Le premier se réclame héritier de la maison d'Anjou et traverse toute l'Italie pour s'en prendre à Naples. On lui doit d'avoir libéré le célèbre humaniste et théologien *Pic de la Mirandole* qui, après avoir fui les foudres vaticanes, s'était retrouvé incarcéré au château de Vincennes. Le second, petit-fils de Valentine Visconti, réclame des droits sur le Milanais. Il

sera suivi en cela par son gendre et neveu, François Ier, qui, après un brillant succès à Marignan en 1515, se cassera les dents à Pavie face à Charles Quint d'Espagne qui le fera prisonnier à Madrid.

Bien sûr, afin de subvenir à leurs campagnes militaires, les rois de France ne purent s'empêcher de faire appel aux banquiers italiens. Mais ils furent surtout sensibilisés par un pays où rayonnait une expression artistique de premier ordre, qui procédait à cette « Renaissance » du goût antique et dont le style devait s'imposer progressivement à travers toute l'Europe. Et plus que des financiers, les rois de France ramenèrent, dans leurs bagages un certain nombre d'œuvres d'art qui enrichiront déjà les collections royales, mais ils attirèrent également des artistes et artisans qui instillèrent le goût italien en France.

Toutefois, c'est le Val de Loire qui bénéficia de ces premiers apports. En ce sens, *Frà Giovanni Giocondo*, originaire de Vérone et protégé du cardinal Georges d'Amboise, lequel fut fort impliqué dans la conquête du Milanais, exerça ses qualités d'architecte à Blois ; mais on lui attribue également la réalisation du Pont Notre-Dame et les dessins de la chambre Dorée du Parlement de Paris, actuel Palais de Justice. En revanche, on ne vit jamais l'auteur de la Joconde errer dans les rues de la capitale. Accueilli par François Ier, en 1516, Léonard de Vinci mourra trois ans plus tard dans sa résidence ligérienne du clos Lucé.

Pourtant, dans le sillage de ceux qui furent attirés par le Val de Loire, des artisans gagnèrent aisément la première ville de France et surent se faire apprécier par la haute bourgeoisie parisienne. Leur venue se renforça d'autant plus que, dans la seconde partie de son règne, François Ier accorda ses faveurs à la résidence de Fontainebleau et qu'il estima de son devoir de résider plus régulièrement dans la capitale. C'est lui qui décida de la destruction de la vieille forteresse royale du Louvre et d'entreprendre un nouveau palais plus confortable, à la mode « italienne », et digne de son prestige. En l'occurrence, malgré l'avis sollicité de l'architecte Serlio, il donna la préférence à des architectes et décorateurs français ; mais sa mort, en 1547, l'empêcha d'en voir la réalisation. Il lança également le projet, sans suite, d'une nouvelle enceinte, dont les plans furent demandés à *Girolamo Bellarmato*, apprécié par la construction de plusieurs forteresses de l'est de la France.

D'autres artistes surent aussi se faire valoir auprès du roi, de la cour et de la ville. Parmi ceux-ci, il faut mentionner *Dominique de Cortone* (Domenico da Cortona, 1465-1549), surnommé le **Boccador** au vu de sa belle barbe blonde, à qui l'on peut attribuer la construction du château de Chambord, et auquel les échevins de Paris confièrent en 1533 la construction d'une nouvelle Maison de Ville sur la place de Grève. Ainsi que l'incomparable sculpteur et orfèvre *Benvenuto Cellini* (1500-1571), qui, dans les années 1540, établit son atelier parisien dans l'hôtel du Petit-Nesle (emplacement de l'Institut), mais n'eut pas l'heur de plaire à la duchesse d'Etampes, maîtresse du roi. On lui doit notamment cette célèbre « salière » qui fait aujourd'hui la gloire du musée des beaux-arts de Vienne. Il faut préciser que, au crédit des Parisiens, l'orfèvrerie avait alors acquis une réputation de premier ordre à laquelle s'associèrent différents joailliers italiens ; cet artisanat était alors des plus appréciés au-delà des Alpes, et les meilleures familles, dont celle de Ferrare, envoyaient leurs agents à Paris pour y acquérir quelques bijoux qui font aujourd'hui la richesse de quelques collections publiques italiennes.

### ***Seconde et grande vague italienne***

Avec le nouvel héritier du trône, Henri II, le flux italien amorcé par ses prédécesseurs n'a plus de retenue. D'autant que la reine, ***Catherine***, est italienne et que son influence sur la politique de la France deviendra considérable. Héritière des Médicis de Florence, mais aussi de la maison d'Auvergne, protégée du pape Clément VII (un Médicis), elle concrétisera par son mariage l'alliance entre le Vatican et son beau-père François Ier, ceci en réaction contre la maison de Habsbourg qui harcelait la Toscane et menaçait la France.

Trop longtemps reléguée au second plan par son époux, elle dévoila une compétence primordiale pour les intérêts de la France, après la mort de son mari en 1559. Sous le règne de ses trois fils, qui se succédèrent sur le trône durant la période excessivement troublée des guerres de religion, elle régenta le royaume d'une manière admirable. Princesse cultivée et protectrice d'une grande émulation artistique, elle eut également le mérite de favoriser l'intégration d'un grand nombre d'Italiens, qui s'établirent alors en France. Ce fut aussi l'occasion d'introduire de nouveaux mets et de nouvelles saveurs qui

restaient jusqu'alors méconnus : « artichauts, béatilles, frangipanes, macarons, truffes du Piémont, melons, salades romaines, asperges, oranges, cerises et prunes » conquièrent la table parisienne, nous dit l'historien André Castelot.

Dans l'entourage de la souveraine émergent les familles des banquiers *Albisse* (Albizzi del Bene), de *Strozzi*, cousins de la reine qui s'illustrèrent dans les armes, de **Gondi**, autres banquiers, dont Antoine maître d'hôtel du roi et son fils Albert, maréchal de France, de *Birago*, dont René de Birague deviendra chancelier de France, du Florentin *Ludovico da Diaceto* (connu sous le nom francisé d'Adjacet), qui épousera une ancienne maîtresse de Charles IX, du Lucquois *Scipione Sardini*, dernier financier de la famille de Valois, et de son compatriote *Sébastien Zamet* (Zametti) qui, de simple cordonnier, devint protégé du roi Henri III et sut se maintenir en cour jusqu'au temps de Henri IV au début du XVII<sup>ème</sup> siècle. Par ailleurs, Catherine attira à elle tout un essaim italien de jolies demoiselles d'honneur – le fameux « escadron volant » – parfois apparentées à la souveraine et auxquelles elle accordait toute sa confiance. Parmi celles-ci, on peut citer *Marie-Catherine de Pierrevive*, l'épouse d'origine piémontaise d'Antoine de Gondi, qui eut l'habileté de « déstresser » la dauphine menacée de répudiation pour son incapacité, au bout de dix ans de mariage, à donner le moindre héritier au dauphin. L'avenir devait démentir cette paniquante stérilité et Marion de Pierrevive en tira tous les avantages en devenant gouvernante des enfants de France, confidente de la reine, voire, en quelque sorte, l'ordonnatrice des fêtes et bâtiments royaux.

S'il faut en croire Ivan Cloulas qui écrivit un ouvrage sur la Vie quotidienne dans les Châteaux de la Loire au temps de la Renaissance, les Italiens « sont partout présents » ; attachés à la chapelle royale, gentilshommes servants et valets de chambre, écuyers lesquels « très réputés, sont nombreux dans les écuries royales. Enfin, près des deux-tiers des médecins employés par la reine-mère viennent d'Italie ». Tous ces personnages s'enrichirent en France, se lièrent à des familles de notre pays et y firent souche. A Paris, ils s'installèrent dans les quartiers proches des résidences royales : d'abord au Marais, où la cour et le régent d'Angleterre s'étaient établis durant la guerre de Cent Ans, puis plus à l'ouest, lorsque la reine décida de faire construire le palais des Tuileries. De fait, après l'accident survenu au roi, lors d'un tournoi rue Saint-Antoine, à deux pas